

NORD-SUD

REVUE LITTÉRAIRE

N° 9 — Novembre 1917

UN NUMÉRO

PAR MOIS

1 fr. 60

| | |
|------------------------|-----------------------------------|
| MAX JACOB..... | Les mots en liberté. |
| — — — | Thème de la probité et de la foi. |
| GUILLAUME APOLLINAIRE. | Le vigneron champenois. |
| LÉONARD PIEUX..... | Rapport n° 11. |
| VINCENT HUIDOBRO..... | Poème. |
| PIERRE REVERDY..... | Drame. |
| PHILIPPE SOUPAULT..... | Souffrance. |
| PAUL DERMÉE..... | Radiateur. |
| ROCH GREY..... | Chambre 19. |

LIVRES

On m'a dit beaucoup de bien de tous les livres que je ne connais pas. Mais les ouvrages dont on n'a que du bien à dire ne sont pas les seuls intéressants.

Or Monsieur Blaise Cendrars a fait un nouveau livre que Monsieur Zaraga a fidèlement illustré. C'est dire que le texte et les illustrations concordent. Le poète François Bernouard a présenté cette plaquette avec le goût particulier qu'il a apporté dans l'édition du livre. On y retrouve ses remarquables efforts.

D'autres évoqueraient ici de très grands noms pour ne rien dire. Nous avons préféré dire beaucoup de choses que le manque de place nous a fait supprimer. Il nous en reste assez cependant pour proclamer une fois de plus qu'il faut être absolument moderne !! Il faut chaque fois qu'on ouvre un livre déposer sa mémoire dans le globe où le garçon de café dépose ses serviettes. Il faut regarder les machines et les brancards, les rails et les fils qui poussent du feu. Ce sont des veines. Il faut regarder, non plus avec des yeux mais avec des phares, et s'apercevoir enfin que notre cerveau est une dynamo adaptée à une machine à écrire. Entrer dans une imprimerie, se tromper et, en remettant son chapeau, recouvrir la linotype. La rue alors nous accordera ses regards et nous pourrons marcher, sans mépris, ailleurs que sur les arbres. PROFOND AUJOURD'HUI est une œuvre caractéristique du talent de Monsieur Blaise Cendrars.

Monsieur Philippe Soupault collabore aux efforts de poésie qu'il est louable de tenter à notre époque. Comme ils concordent avec les nôtres ils nous sont, très naturellement, sympathiques. Et comme nous sommes à une époque où l'on va vite, où tout se précipite, Philippe Soupault a déjà réuni ses poèmes en une plaquette. Que cette hâte soit bonne ou mauvaise nous n'avons pas le temps de le dire. Si elle est bonne il s'en félicitera; du contraire lui viendrait l'obligation de racheter l'imperfection de cette œuvre de début qui l'eût moins obsédé, les parties en étant simplement dispersées dans quelques revues dont les numéros disparaissent et peu à peu s'oublent.

Mais, pour nous, AQUARIUM est un bon début. Une grande simplicité d'expression y préside, une plus grande pureté de moyens y est encore souhaitable.

L'auteur les perfectionnera, les fortifiera, les augmentera comme chacun, et j'ai déjà lu de lui quelques poèmes qui je crois, dépassent ceux de son livre. Je devais à propos de ce recueil m'étendre en généralisant sur tous les efforts à constater en ce moment et leur qualité, mais j'ai dû borner mon dessein au cadre de cette chronique. Et j'aurais à dire aussi quelque autre chose.....

..... Monsieur Jean Paulhana écrit le GUERRIER APPLIQUÉ. Et c'est lui-même. Un livre plein de qualités séduisantes. Les mêmes, sans doute, dont l'auteur est personnellement, doué. Une psychologie pénétrante et fine fournit à Monsieur Paulhan des éléments d'observation qui donnent à son œuvre une solidité sans lourdeur.

D'autre part il la soutient par des moyens poétiques très sûrs. Enfin l'auteur sait bien éviter la description détestable et un certain mystère se dégage de cette œuvre dont le sujet surgit seulement après avoir fermé le livre et pris le « recul » littéraire, nécessaire à la possession d'ensemble, d'une œuvre dont les détails ne sont plus que des éléments très largement traités.

SPIRALES poèmes de Paul Dermée vient de paraître.

LES MOTS EN LIBERTÉ

Les œuvres littéraires ont manqué l'un ou l'autre de leurs buts quand ils étaient à la fois le moral et le vrai car leurs auteurs se trouvaient dans l'alternative de dire le vrai qui est rarement le bon, ou le bon aux dépens du vrai. La licence des tableaux dans *Madame Bovary* effaroucha les tribunaux, le dénouement qui récompense le mauvais l'eût dû faire davantage. Dans l'imputation aux naturalistes du pessimisme d'une génération et de nombreux suicides, c'est moins leur tempérament de peintre qui se trouve engagé que les accents prêcheurs qu'ils croyaient leurs forces et qui gâtaient leurs œuvres et la société. Un artiste véritable malgré ses hésitations préfère la beauté à l'utilité sociale et ne les sert pas toutes les deux : renonçons à l'action pour ne l'avoir pas déplorable. Au théâtre la rivalité entre la logique des œuvres et celle des auteurs est nette : la thèse et l'intrigue s'entretuent : la nécessité du dénouement est celle d'un mariage superbe pour les filles-mères et les statues ne s'animent plus pour arrêter les don Juan : l'auteur ni la morale ne sont satisfaits, et le public n'est ni enseigné ni ravi. Pourtant une idée centrale donne de la chaleur à l'exécution, disent les critiques, de la légèreté dans les résultats, de la cohésion dans l'ensemble. Alors Zola est supérieur à Balzac (et ceci est faux) et Balzac à Racine (ceci est absurde).

L'idée est inutile, non les idées. A propos d'esthétique Voltaire parle d'un jet d'eau plus pressé et plus haut. Nietzsche exprime cette pensée séculaire : l'artiste danse dans les chaînes. Le goût moderne de l'idée centrale est celui de l'unité pour une époque décadente : c'est l'accommodement du roman bien ou maléfisant avec les souvenirs classiques. Nier que l'art est un choix, c'est le faire de l'évidence : les impressionnistes le firent et les « mots en liberté » ne reculent pas devant leur mort. (Obscurité et incohérence apparentes ne m'effraient pas, mais les réelles : ce n'est que par des lois sévères qu'on se sépare du charlatanisme). L'expérience du XIX^e siècle prouve que sa théorie de l'idée-mère n'est ni nécessaire ni suffisante, mais seulement parce qu'elle est embryonnaire : on a couru vers l'opposé seulement parce qu'on l'ignorait. Elle n'est pas un excès d'unité elle en est le défaut.

Le but de l'art est l'émotion artistique ; la constitution des moyens la donne. Ce qui n'est pas les moyens, leur gradation, leurs répits,

leurs cadres embarrasse et affaiblit. Le maximum d'effet est le maximum de volonté dans le choix des idées artistiques qui ne sont point celles des philosophes. Se complaire aux beautés inutiles, c'est gâter un enfant par amour. Les faiblesses devant l'inspiration sont les faiblesses de l'œuvre devant le lecteur. Les obligations de l'art sont celles que l'auteur s'impose à l'ordre de sa propre logique. La volonté est l'essence de l'art, les moyens sont la forme qu'elle prend, l'idée, les idées, même les « mots en liberté » peuvent être de ceux-ci. Les partisans du désordre romantique ne nous arrêtent pas avec les noms de la gloire : les qualités qui la leur valurent sont les classiques, le style est une tradition française que Victor Hugo représente avec force. Deux qualités qui assurent l'éternité à un ouvrage le font aux comédies de Musset : création et situation.

Une œuvre se crée quand chacune des parties le fait de l'ensemble que les mots y paraissent ou non en liberté. Elle est située quand tous ses mouvements qu'ils ressemblent ou non à ceux de la terre se passent ailleurs, les poèmes de Mallarmé sont situés, ceux de Guillaume Apollinaire magnifiquement inspirés le sont toujours, non pas ceux de ses imitateurs. Le créé se reconnaît à la nécessité des parties, le situé à la vie dans la généralité, et, pour les gens de goût, au halo sensible qui entoure l'œuvre. L'utilité des composantes est caractéristique des organismes vivants ou durables et la durée l'est d'une œuvre d'art. Les charmes passent avec les modes et ne reviennent qu'avec elles. Le bavardage néologique de Jules Laforgue, exquis en 1880, est insupportable aujourd'hui. Les compositions du poète Henri Heine ont des admirateurs que ne trouvent plus les digressions du voyageur. Les mots « si spécieux et si doux » de Verlaine ne sont déjà plus tels tandis que vit l'esprit de La Fontaine qui n'y sacrifiait pas. « Les œuvres écrites vivront » a-t-on dit, or le style c'est la nécessité des mots. Il est à craindre que les partisans des mots en liberté n'abusent pour les leurs de celle que leur théorie autorise. Soyons libres vis-à-vis du lecteur non vis-à-vis de nous-même. Châtions-nous si nous ne voulons l'être par d'autres. Sacrifions nos dons si nous ne voulons pas qu'on le fasse de nos œuvres.

L'esthétique est la philosophie du beau ; dans un discours qui traite de la première, qu'on ne s'étonne pas des termes de la seconde. Aller en esprit au lieu géographique et surnaturel voulu par un créateur, en revenir c'est une joie de l'esprit et proprement le mouvement qui donne

le plaisir artistique. Tel n'est pas celui des comparaisons réalistes qui ne satisfont qu'un amour-propre qui voudrait s'égaliser à l'auteur. Le pathétique tire les larmes, la réalité le fait mieux. L'art est indispensable à l'homme, les jeux des enfants et des sauvages le prouvent ; il ne le serait pas si les larmes étaient son but. La pensée même n'est pas l'art bien qu'elle y puisse atteindre par le tour ; elle est plutôt, suppléant aux manques de la nôtre, un enseignement. L'art n'est pas dans l'attente d'un dénouement inconnu car il existe en soi et n'existerait plus pour qui en connaît les fils. L'art reste donc l'appel d'une sensibilité par une volonté et celle du constructeur suffit à en donner l'émotion. Pourquoi donc exiger de lui la localisation dans l'espace ?

Nous demandons à un livre sa puissance de libération. Le moi est une prison dont le livre est la clef. Reines de féeries et comtesses de Balzac guérissent notre vie de ses orages par ceux, imaginaires, de la leur. Les ouvriers recherchent des grandes dames dans Zevacco et les grandes dames des ouvriers ailleurs. Les naturalistes ont méconnu cette vérité en offrant aux bourgeois leurs vérités particulières. Tel est grossièrement le principe de la transplantation ; il en est une autre précisément artistique. L'esprit humain ne demande peut-être des généralisations que parce qu'elles créent la transplantation pour tous les lecteurs mais plutôt parce qu'elles constituent une atmosphère fausse et vraie par la force du poète. Le maximum de généralisation dans une œuvre l'adresse certes à tous mais surtout y transplante l'esprit de chacun : c'est la beauté des livres religieux et que le xvii^e siècle étudiait. Cette localisation idéale, aucune école n'en parle et elle les préoccupe toutes : le xvii^e siècle y tend par la généralisation des types, le xviii^e par le tour du style, les romantiques sur les échasses de la frénésie et en vain, les parnassiens par l'impersonnalité qui donna Mallarmé, les symbolistes par le verbe et le rêve qui donna la première manière d'Apollinaire. La théorie des mots en liberté ne la produit pas plus que la frénésie romantique. Un de ses partisans ignorant peut-être que l'art indispensable à la vie ne saurait faire double emploi avec elle répond à la question de la localisation des œuvres par celle des milieux dans l'œuvre. Non ! le voyage aller et retour de l'esprit est l'émotion artistique ; celui de l'imagination n'en est un qu' « autour de ma chambre » et ne la produit pas.

MAX JACOB

THÈME DE LA PROBITÉ ET DE LA FOI

Celui qui cale sa marmite avec des biscuits de mer

Celui qui a quitté la maison de son père

Marche pour te servir, Seigneur, avec ses compagnons
sous les oiseaux :]

L'un discute avec faste et porte des roseaux,

L'autre arrivé hier du pays des autruches

porte un chapeau corné en forme haute de ruche

c'est un étranger blond : il ouvre le chemin ;

plût à Dieu qu'il ne tînt qu'un roseau dans la main.

Celui qui s'est fait cordonnier par recours

Celui qui a planté dans les pierres son amour

Celui qui n'a demandé qu'au soleil son secours

marche pour te servir, Seigneur, parmi la ville

avec les fils de Moloch et de Vénus à la file

Il a soulevé sa chaîne avec les mains,

il a lâché son cheval sur le chemin,

il ne s'effarouche pas des siècles

il habite en son cœur comme au pays des aigles

il marche pour te servir, Seigneur, à la file

avec les partageurs de la terre et les chefs serviles.

MAX JACOB

LE VIGNERON CHAMPENOIS

Le régiment arrive

Le village est presque endormi dans la lumière parfumée

Un prêtre a le casque en tête

La bouteille champenoise est-elle ou non une artillerie

Les ceps de vigne comme l'hermine sur un écu

Bonjour soldats

Je les ai vus passer et repasser en courant

Bonjour soldats bouteilles champenoises où le sang fermente

Vous resterez quelques jours et puis remonterez en ligne

Echelonnés ainsi que sont les ceps de vigne

J'envoie mes bouteilles partout comme les obus d'une charmante

La nuit est blonde ô vin blond artillerie]

Un vigneron chantait courbé dans sa vigne

Un vigneron sans bouche au fond de l'horizon

Un vigneron qui était lui-même la bouteille vivante

Un vigneron qui sait ce qu'est la guerre

Un vigneron champenois qui est un artilleur

C'est maintenant le soir et l'on joue à la mouche

Puis les soldats s'en iront là-haut

Où l'Artillerie débouche ses bouteilles crémantes

Allons Adieu messieurs tâchez de revenir

Mais nul ne sait ce qui peut advenir

GUILLAUME APOLLINAIRE

RAPPORT N° II

Un sacripain a occis son voisin muni d'un poignard

Le forban aux yeux bleus qui ne savait pas chanter

Abéquant un cormoran aveugle détesté des faisans

Un gros gaillard !

Les frasques de sa jeunesse

Le lucre vexant enchâssé de diamants faussés

L'innéité de désirs

Les ruses faunesques

Les obsèques de victimes

La déconvenue glacée

L'herbe menue au printemps sur le pas d'une porte
barrée

Une branche fourchue entrée là comme par hasard

L'estoc à la main d'un inconnu noir

La jactance d'un imbécile portant une bajoue

Cette galopade derrière le frêne demi mort de vieillesse

Et la balafre le hâle de tristesse

Les chèvres dans les taillis où rit l'hippogriffe

inapte je rêve à côté d'un calife

LÉONARD PIEUX

POÈME

Ton cri perça le plafond

Et la pluie sur ton visage

Le délaye dans l'ombre

Où vas-tu

Le chemin de la glace

Est long à parcourir

Et les cheminées font l'adieu des mouchoirs

Elle s'est noyée dans le miroir

Les saules de la rive

méditent

VINCENT HUIDBORO

DRAME

Le rond qui s'agrandit

Est-ce la guillotine

Réalité du film

Mystère dans le crime

Il passait à ton cou une corde plus fine

Les yeux sont plus vivants

Ton âme est étalée

Tu ne t'en doutais pas

C'est l'électricité

Les traits en grossissant se sont presque effacés

La passion fait remuer toutes les têtes de la salle

C'est dans l'obscurité

Mais personne ne crie

Un coup de pistolet qui ne fait pas de bruit

Comment pourra-t-il sortir

Mystère acrobatique

Le pouvoir surhumain du courant électrique

L'a fait partir

Le policier déçu meurt devant la fenêtre

PIERRE REVERDY

SOUFFRANCE

à Guillaume Apollinaire

Si tu savais si tu savais

les murs se resserrent

Ma tête devient énorme

Où sont donc parties les lignes de mon papier

Je voudrais allonger mes bras pour

secouer la Tour Eiffel et le Sacré Cœur de Montmartre

Mes idées comme des microbes dansent sur mes méninges

au rythme de l'exaspérante pendule

Un coup de revolver serait une si douce mélodie

Dans le praxinoscope de mon crâne

les taxis

les tramways

les autobus

les bateaux-mouches cherchent en vain à se dépasser

Mes livres vont exploser

Puis six coups sonores s'abattent

Intran Liberté Presse

PHILIPPE SOUPAULT

RADIATEUR

Œil de lumière

tu veilles dans l'ombre

Ardeur

Sapinière au soleil couchant

halète

Là-bas

L'automne

choses mortes

un oiseau crie

Le vent fuit

Mais toi...

La porte ouverte sur le crépuscule

Mes pas autour de ta maison

Vide sonore

feuilles sèches

JADIS...

Rideaux à ta fenêtre close

Flammes claquantes au foyer

Drapeaux de Victoire

Mouchoirs agités

Le cœur qui bat

sous les yeux sans nombre de l'amour

rêve de mourir pour la gloire

Mon souvenir

autour de ta maison

rôle

Le radiateur halète

dans l'ombre

Mes chaussures fument

Ces fenêtres qui s'allument

On marche

quelqu'un a frappé à la porte

puis s'en va

Feuilles sèches

Espoirs

LE VENT D'INCONNU VOUS EMPORTE

PAUL DERMÉE

CHAMBRE 19

Accablé d'insomnie, je refis de la lumière.

Ainsi surpris en pleine nuit, les meubles de cette chambre d'hôtel n'avaient plus leur assurance journalière.

L'armoire à glace allait un peu de biais, du côté nord vers la terre ; le rembourrage de l'unique fauteuil semblait plus tassé, s'aplatissait comme le dos d'un vieillard, sur un seul côté, toujours du côté nord vers la terre.

Mais c'est surtout la table... ses pieds ressortant de dessous la nappe fanée, montraient des genoux invisibles au jour, pareils à ceux de chevaux de fiacres assoupis sous leurs capes de misère.

Quelque chose d'insaisissable, s'immobilisait dans l'atmosphère.

Sans pouvoir être précisé un changement imperceptible, se dégageait du velours du tapis, de mailles de rideaux, entre les rythmes de ma respiration : couché dans mon lit, moi aussi je penchais du côté nord vers la terre.

Le Nord, point terme de tout anéantissement de vie, la terre, dernier refuge de tout écroulement.

L'insensé du Noir nocturne me frappa. Il murait ma fenêtre et tout ce qui était dehors, se confondait dans l'impénétrable lugubre des ténèbres. Une température beaucoup plus basse, que celle du jour, pesait sur le monde, oppressait ma poitrine, arrêtait tout épanchement de vie qui semblait languir.

Et j'ai compris que la Nuit c'est le côté inachevé de l'harmonie universelle, lacune due à quelque défectuosité déjà irréparable, l'astre destiné à remplacer le soleil absent, s'étant éparpillé dans un cataclysme absurde, un astre aux teintes salutaires dégageant une chaleur complémentaire, réparatrice de tares acquises pendant la vie violente du jour.

C'est la présence de cette lacune qui fait sentir aux êtres vivants la tristesse cela veut dire l'imperfection de la Nuit.

Le poète la pleure en vers, le chien la hurle, ils reprochent à la lune de n'être qu'une remplaçante oiseuse et funèbre.

La gaité nocturne vient seulement à ceux qui dans des illuminations artificielles des lieux remplis d'atmosphère surélevée, reçoivent pendant une seconde le reflet de cet état supplémentaire qui serait parfait s'il était naturellement issu de l'astre perdu pour toujours.

Chaque objet à la lumière du soleil, à sa chaleur, garde toute sa conscience moléculaire.

C'est comme un souvenir quand la pierre fut encore attachée à sa montagne, quand la table fut encore arbre.

La nuit la température baisse, l'état de choses se ralentit inévitablement, l'action du Temps se précise, devient visible à un homme frappé d'insomnie.

Le commencement de décrépitude, c'est quand les éléments de la vie cèdent à l'insistance assassine de la Nuit, quand la résistance à cette désagrégation devient de plus en plus difficile.

Il n'y a que l'enfant qui oppose à la Nuit l'effervescence de sa montée non achevée, la feuille que pousse le printemps, une jeune bête qui ajoute au contrepois de la vie, eux seuls peuvent montrer au nouveau jour, une acquisition.

Celui qui a achevé sa croissance, qui ne se développe plus, se fige dans le merveilleux jeu de vivre.

Rarement il s'aperçoit de l'action infaillible de la Nuit, longtemps il se réveille sans un visible changement, entrant et sortant du grand danger sans aucun trouble.

Mais l'imperfection de l'harmonie universelle ayant déformé tout ce qui concerne la possibilité de résistance, il arrive un moment où la coquille renfermant toutes ces possibilités donne fissure, l'homme s'oublie, s'attarde dans la nuit comme si jamais plus ne devait revenir le jour.

C'est le moment définitif où il apprend à contempler la mort.

De même tous les objets finissent-ils accablés par le rythme mortuaire de la Nuit à perdre leur énergie dans leur ressouvenance du passé vécu au soleil.

La décrépitude les travaille avec la moindre violence, leur sensibilité très morte mais encore tenace dans leur ambition de garder leur forme prescrite les protège, autrement l'armoire à glace tomberait de suite, en poussière, ayant perdu la capacité de tenir son propre poids, la liaison de ses propres parcelles.

Mais la table ! avec ses pieds rompus qui plient, qui demandent des genouillères, c'est la table qui semble chevroter, oublier tout, même le grand sapin solitaire qui lui donna pour si longtemps son suc et sa vie.

24 Février 1917, St-Jean Cap-Ferrat.

ROCH GREY

BIBLIOGRAPHIE

GUILLAUME APOLLINAIRE.

L'enchanteur pourrissant, luxe, 1909, bois d'André Derain. — *L'Hérésiarque et Cie*, nouvelles, in-18, 1910 P. V. Stock). — *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, in-4°, luxe, 1911, bois de R. Duffy Deplanche). — *Méditations esthétiques, les peintres cubistes*, in-4, 1912 (Figuière). — *Alcools*, poèmes, 1913 (Mercure). — *Le poète assassiné*, 1916. (Edition.)

PIERRE REVERDY.

Poèmes en Prose. Edition de luxe 1915 (librairie Monnier, 7, rue de l'Odéon). — *La Lucarne Ovale* (Poèmes), 1916, épuisé. — *Quelques Poèmes*. Plaquette (librairie Monnier, 7, rue de l'Odéon). — *Le Voleur de Talan*, roman, 1917 (librairie Monnier).

MAX JACOB.

La Côte. Recueil de chants celtiques, 1911. — *Saint Matorel*, roman, 1910. — *Les Œuvres mystiques et burlesques de frère Matorel, mort au couvent*, 1912. — *Le siège de Jérusalem*, 1911.

PAUL DERMÉE.

Spirales, poèmes 1917.

LE COURRIER DE LA PRESSE

LIT TOUT — RENSEIGNE SUR TOUT

Ch. Demogeot, Directeur

21, boulevard Montmartre, Paris (2^e).

ARGUS DE LA PRESSE

**Les plus anciens bureaux d'extraits
de presse**

37, rue Bergère, Paris (IX^e)

ABONNEMENTS : Un an : 6 francs

12, rue Cortot (18^e)

NORD-SUD se trouve :

Librairies : Monnier, 7, rue de l'Odéon ; Delesalle, 16, rue Monsieur-le-Prince ; Ferreyrol, 3, rue Vavin ; Lutetia, 66, boulevard Raspail ; Crès, 115, boulevard Saint-Germain ; Weill, rue Taitbout ; Galerie Marseille, 16, rue de Seine ; Martin, rue Saint-Honoré ; Art Contemporain, 188, boulevard Saint-Germain ; Belnet, 96, boulevard Montparnasse.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Adresser tout ce qui concerne la Revue à : Pierre Reverdy, 12, rue Cortot (18^e)

TABLEAUX DE MAITRES MODERNES

et de la jeune peinture actuelle

Objets d'art antiques et de haute curiosité

GALERIE PAUL GUILLAUME

(transférée 108, faubourg St-Honoré)

L'édition de l'*Album de Sculptures Nègres* composé par Paul Guillaume et qui a été honoré de souscriptions de la Ville de Paris, du Ministère des Beaux-Arts, etc., est aujourd'hui à peu près épuisée. Vu la rareté de cet ouvrage, le prix des quelques derniers exemplaires est porté de 50 francs à 80 francs.

Directeur-Gérant : PIERRE REVERDY.

Paris. — Imp. LEVE, rue de Rennes, 71.

Lilly
PQ 2
N 828